

Zeitschrift: FemInfo / Verein Feministische Wissenschaft Schweiz = Association suisse femmes, féminisme, recherche
Herausgeber: Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Band: - (2015)
Heft: 41

Artikel: Les femmes des Lumières
Autor: Vogel, Christina
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1098649>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les femmes des Lumières

Le XVIIIe siècle se passionne pour les sciences et les arts. Les partisans des Lumières luttent pour le progrès des connaissances dans tous les domaines de la vie. Incarnant l'esprit des Lumières, le savant devient un véritable héros. De ce vif intérêt porté à l'élargissement et à la diffusion des savoirs et des savoir-faire témoignent, entre autres, la création de multiples Académies – aussi en Province –, de cafés philosophiques, de sociétés savantes, de loges maçonniques, de bibliothèques publiques et de cabinets de lecture. Le nombre des périodiques et des revues se multiplie : alors qu'on compte environ 200 journaux au XVIIe siècle, on estime à 800 ou même 900 titres le total des journaux publiés entre 1700 et 1789. Ces divers médias et institutions contribuent à l'apparition d'un nouveau phénomène : l'émergence d'une sphère publique relativement autonome, éloignée du domaine de l'État et de l'Église, qui favorise la formation de l'opinion publique. Vers le milieu du siècle, au moment où Diderot et d'Alembert lancent L'Encyclopédie, celle-ci devient un nouvel acteur sur la scène politique et culturelle, une nouvelle puissance redoutable dont les autorités traditionnelles devront tenir compte.

Les femmes, cependant, se voient exclues de la plupart des Académies, des loges maçonniques, des sociétés savantes et des clubs. Parmi les écrivains, les femmes ne représentent qu'à peu près 3% et il est encore très mal vu qu'une femme ose publier ses écrits. Au XVIIIe siècle, il faut beaucoup de courage aux femmes – appartenant aux classes dominantes – pour rédiger et faire paraître, sous leur propre nom, des œuvres qui ambitionnent de participer aux débats contemporains. Tandis que l'alphabétisation des femmes de couches sociales défavorisées ne deviendra un but politique qu'au XIXe siècle, les femmes des Lumières qui ont bénéficié du privilège d'une bonne éducation et instruction risquent d'exciter le rire et même une sévère désapprobation lorsqu'elles décident d'apparaître sur la scène publique. Faire reconnaître leur intelligence était une entreprise audacieuse pour les femmes savantes.

Dans ce contexte, tenir salon est l'une des rares activités où les femmes jouissant d'un statut social privilégié pouvaient exercer leur esprit et manifester leur volonté de participer au mouvement émancipateur des Lumières. Au XVIIIe siècle, l'institution du « salon », notamment celle du « salon littéraire » qu'on appelait à l'époque souvent « bureau d'esprit », prend un grand essor. Or, la place centrale du salon littéraire est occupée par une femme, la « salonnière », qui est responsable et libre du choix des gens qu'elle invite à ses réunions régulières. Les salons littéraires, fondés à Paris mais également en province, font concurrence à la cour de Versailles ; ils sont un lieu de so-

ciabilité où des gens du monde rencontrent des gens de lettres (philosophes, savants, écrivains, critique d'art) dans le but de discuter sur des sujets, des œuvres ou des événements d'actualité. Les salons jouent un rôle important dans la naissance et l'expression de l'opinion publique puisqu'ils favorisent l'exercice libre de l'esprit critique. Ainsi, ils forment un espace soustrait à la tutelle des autorités (Roi, Parlement, Église) où le désir d'émancipation des cadres sociaux traditionnels – vivement éprouvé par des hommes et des femmes – trouve la possibilité de s'affirmer. Marqués par les goûts et les intérêts de la salonnière, les salons remplissent différentes fonctions et se distinguent les uns des autres. Mais quelle que soit leur orientation principale – philosophique, scientifique, littéraire –, ils contribuent tous à perfectionner les arts et les savoirs. L'art de la conversation et du savoir-vivre, les cultures littéraires et artistiques, les connaissances scientifiques et les nouvelles techniques s'acquièrent dans ces lieux qui soutiennent l'échange entre des gens appartenant à différents milieux et couches sociales.

Dans le Paris du XVIII^e siècle, les salons se multiplient en soutenant le lent mouvement d'autonomisation du champ littéraire, la démocratisation progressive de la vie intellectuelle et le procès de laïcisation de la civilisation d'Ancien Régime. Parmi les nombreux « bureaux d'esprit », cinq salons se profilent particulièrement : ceux de Mme de Lambert, de Mme de Tencin, de Mme Geoffrin, de Mme du Deffand et de Mlle de Lespinasse. Quoique Mme Geoffrin (1699-1777) soit, entre ces cinq salonnières, la seule bourgeoise, elle illustre l'ascension de la haute bourgeoisie et les aspirations tant culturelles que politiques de cette couche sociale. Grâce à la fortune de son mari, grâce à son ambition et à sa curiosité, elle réussit à fonder son propre salon où elle s'instruit elle-même en accueillant des hommes du monde et des hommes de lettres – comme Marivaux, Grimm, Marmontel –, des peintres célèbres – comme Boucher, La Tour, Hubert Robert – et également les Encyclopédistes Diderot, d'Alembert, Voltaire. Dans le rôle d'un mécène généreux, Mme Geoffrin acquiert la réputation de « bourgeoise philosophique », une réputation franchissant vite les frontières de la France. Étendant sa renommée vers l'Est de l'Europe, Mme Geoffrin finit par entretenir une correspondance avec Catherine II de Russie.

En effet, les salonnières sont encore de remarquables épistolières, élargissant par ce média leur sphère d'influence. Les correspondances et les conversations se complètent et s'enrichissent mutuellement, établissant un réseau social très dynamique et cosmopolite. Les lettres que l'on s'échange sont souvent lues dans les salons et peuvent faire l'objet de débats publics. Les divers modes de communication, oral et écrit, rendent les limites entre le privé et le public perméables et ouvrent ainsi de nouveaux espaces où les acteurs des Lumières se rencontrent, confrontent leurs points de vue et participent à la diffusion d'idées qui remettent en question, voire modifient les doctrines et les croyances héritées du passé. Et même si la plupart des salonnières connues appartiennent à la noblesse – telles que Mme de Tencin, Mme du Deffand ou aussi Mlle de Lespinasse –, elles réunissent des gens venant de milieux

et de métiers très différents de sorte que des intérêts et des univers de discours parfois éloignés entrent en contact les uns avec les autres.

Sans surestimer le pouvoir des salonniers – elles forment une petite minorité –, force nous est de constater qu'elles montrent que les femmes ont la capacité de traiter d'égal à égal avec les hommes. Elles ne contribuent pas seulement au développement de l'art de la conversation et de la convivialité, mais encore – nous l'avons déjà signalé – à l'art épistolaire. Or, la pratique de la lettre connaît un essor extraordinaire au XVIII^e siècle et la lettre s'avère adaptable à tous les types de discours – philosophique, scientifique, littéraire. De cette mode témoignent, entre autres, les Lettres persanes (1721) de Montesquieu, les Lettres philosophiques (1734) de Voltaire, La Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient (1749) de Diderot et, bien sûr, les innombrables romans par lettres comme les Lettres d'une Péruvienne (1747) de Françoise de Graffigny, Julie ou la Nouvelle Héloïse (1761) de Rousseau ou Les Liaisons dangereuses (1782) de Laclos. Dans ce contexte, il n'est pas anodin que Mme du Deffand (1697-1780), qui est une épistolière assidue et dont la correspondance avec Voltaire est devenue célèbre, soigne son écriture et qu'elle rédige, pour certaines lettres, des brouillons et des esquisses. Ce souci de la forme nous révèle qu'elle est consciente que ses lettres peuvent être lues dans les salons qui ont un statut semi-public. A la lecture de sa correspondance, on observe qu'elle écrit sous le regard d'un public virtuel, ne s'adressant pas exclusivement à l'interlocuteur auquel la lettre est destinée. Ainsi, l'activité épistolaire de cette salonnière se rapproche d'un exercice proprement littéraire. À l'époque des Lumières, écrire des lettres assure donc aux femmes l'entrée graduelle dans la sphère de la littérature. Située en dehors de la hiérarchie des genres littéraires, la lettre est un lieu à la fois de codification des normes de civilité et d'émancipation des rôles conventionnels, un lieu paradoxal de discipline et de liberté. Julie de Lespinasse (1732-1776) qui, grâce au soutien de sa protectrice Mme Geoffrin, parvient à fonder un salon bientôt appelé le « laboratoire des Encyclopédistes », est l'une des salonnières-épistolières qui fait de la communication par lettres une véritable création littéraire, en profitant, surtout dans sa correspondance avec le comte Guibert, de la longue tradition de la « Lettre amoureuse ». Conçues sur le modèle des lettres échangées entre Abélard et Héloïse (début du XII^e siècle) et sous l'influence de la Nouvelle Héloïse de Rousseau – mais l'on pourrait encore montrer les rapports intertextuels établis avec la Phèdre de Racine ou des personnages de l'Abbé Prévost –, les épîtres passionnées que Julie écrit prouvent que des lettres authentiques peuvent être transposées sur le plan imaginaire d'une œuvre littéraire. Tout en maintenant un lien réel avec la personne qui les a rédigés, les messages de Julie de Lespinasse relèvent de l'art épistolaire, oscillant constamment entre réalité et fiction. Quoiqu'elles s'enchaînent avec une rigoureuse logique artificielle, ses lettres gardent leur accent naturel et, dans son cas particulier, leur dimension véritablement tragique.

Parmi les rares femmes du XVIII^e siècle dont le nom nous soit encore ou, plus exactement, de nouveau (après une période d'oubli) connu, il faut évoquer la marquise du Châtelet (1706-1749). Si son *Discours sur le bonheur*, écrit très probablement entre 1746 et 1747, mais publié seulement après sa mort, en 1779, est désormais une référence obligée lorsqu'on évoque les nombreux traités consacrés au bonheur durant le siècle des Lumières, ses ouvrages et ses recherches proprement scientifiques restent toujours trop mal connus. Il n'est pas exagéré de dire qu'Émilie est une femme « authentiquement savante » (ce sont les mots d'Elisabeth Badinter). Se libérant des préjugés et des conventions, tant sociales que morales, qui enferment les femmes dans des rôles bien définis, elle s'adonne avec passion à l'étude des mathématiques et de la physique. Elle prend des leçons privées et entretient des échanges scientifiques avec Maupertuis, Clairaut, Wolff, Euler et avec bien d'autres savants de son époque. A l'âge de 30 ans, Mme du Châtelet se retire avec Voltaire dans son château de Cirey où les deux mènent une vie de plaisirs très studieuse ; le grand philosophe décrit leur style de vivre dans une lettre du 3 novembre 1735 en ces termes : « Nous sommes des philosophes très voluptueux. »

En 1740, la marquise publie les *Institutions de physique* et, ensuite, elle s'attelle à une tâche herculéenne qui l'occupera jusqu'à sa mort : la traduction des *Principia* de Newton. C'est cette traduction qui, jusqu'à la fin du XX^e siècle, permettra au public français ne maîtrisant pas le latin d'avoir accès au système de Newton. Consciente de s'exposer au regard critique et jaloux de ses contemporains, Mme du Châtelet poursuit ses investigations scientifiques, car elle est convaincue – l'affirmant dans son *Discours sur le bonheur* – que « l'amour de l'étude est bien moins nécessaire au bonheur des hommes qu'à celui des femmes ». Aujourd'hui des physiciens soulignent la pertinence de ses interprétations et commentaires ainsi que sa capacité à anticiper des découvertes faites bien des années après sa mort prématurée (elle est décédée après avoir donné naissance à une petite fille).

Certes, la marquise du Châtelet a su profiter des privilèges attachés à son statut social, mais il lui a tout de même fallu un énorme courage et une grande ambition, voire passion, pour atteindre les objectifs exigeants qu'elle s'était fixés. Voltaire avait la grandeur et la générosité de reconnaître l'intelligence exceptionnelle d'Émilie du Châtelet, alors que de son vivant, elle devait braver beaucoup d'attaques personnelles et de moqueries méchantes. Infatigablement, elle a aidé à repousser les limites de nos connaissances en revendiquant pour les femmes la possibilité de s'instruire et d'exercer librement leur esprit à la fois curieux, critique et combattant.

Prof. Dr. Christina Vogel
Université de Zurich